

2026 – 11 VINGT-TROISIÈME SEMAINE ORDINAIRE 1 : A

06 SEPTEMBRE DIMANCHE

2 P 1, 1-11

Athénagoras : Vivre la Résurrection

LC : F AT VR

07 Lundi

2 P 1, 12-21

Yves de Chartres : L'œil de l'amour

LC : 93 01 YC

08 Mardi

NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE MARIE

Gn 3, 9-20

Hélinand de Froidmont : Heureuse naissance

LC : MN HE HN

09 Mercredi

2 P 2, 9-22

Origène : Présence et absence

LC : O OR PA

10 Jeudi

2 P 3, 1-10

Henri Bourgeois : Le corps est pour la résurrection

LC : 93 03 Bo

11 Vendredi

2 P 3, 11-18

Lustiger : Aube de l'ère chrétienne

LC : 38 11 LU

12 Samedi

Jude 1-25

Irénée : Comme si elle n'avait qu'une seule bouche

LC : XF IR CS

I Vp du Dimanche

VINGT-QUATRIÈME SEMAINE ORDINAIRE 2 : B

13 DIMANCHE

Est 1, 1-12 ; 2, 5-17

Hughes de Saint Victor : Le banquet d'Assuérus

LC : 35 01 H

14 Lundi

LA CROIX GLORIEUSE

Ga 2, 19 à 3, 7.13-14 ; 6, 14-16

Hippolyte de Rome : L'arbre de la croix

LC : KE HI AC

15 Mardi

La compassion de Marie

Est 4, 9-16

Amédée de Lausanne : La compassion de Marie

LC : MD AM CO

16 Mercredi

Saints Corneille et Cyprien

Est 4, 17k-17z

Saint Cyprien : À Corneille, son frère

LC : O CY LC

17 Jeudi

Est 5, 1-14 ; 7, 1-10

Merton : Sincérité

LC : XV TM Si

18 Vendredi

Ba 1, 14 à 2,5 ; 3,1-8

Saint Bernard : Le parfum de la compassion

LC : O Bd PC

19 Samedi

Ba 3, 9-15.24 à 4, 4

Barnabé (Epître à) : Le chemin de la lumière

LC : EAB 19 Ba

I Vp du Dimanche

SOLENNITES, FÊTES, mémoires, commémoraisons

VINGT-CINQUIÈME SEMAINE ORDINAIRE 3 : A

20 DIMANCHE

Tb 1, 1-22

Grégoire le Grand : Rabboni !

LC : F09 GG RA

21 Lundi

SAINT MATTHIEU

Ep 4, 1-16

Bède le Vénérable : Suis-moi

LC : N Mt Bed

22 Mardi

Tb 3, 7-17

Olivier Bonnewijn : Un mariage sous le signe de la malédiction

LC : 33 03 OB

23 Mercredi

Saint Pio de Pietrelcina

Tb 4, 1-6a . 19 ; 5,17

Pio de Pietrelcina : Une lumière dans l'obscurité

LC : O PIO LO

24 Jeudi

Tb 6, 1-18

Saint Bernard : Les anges et Dieu

LC : 33 06 Bd

25 Vendredi

Tb 7, 1.9-17 ; 8, 4-14

Olivier Bonnewijn : Un mariage sauvé

LC : 33 08 OB

26 Samedi

Sainte Vierge Marie

Tb 10, 7b à 11, 14

Jean Damascène : Vivant chef d'Œuvre

I Vp du Dimanche

LC : MC JD VC

VINGT-SIXIÈME SEMAINE ORDINAIRE 4 : B

27 DIMANCHE

Jdt 2, 1-12 ; 4, 9-15

Jean-Paul II : M'aimes-tu ?

LC : F JP² AI

28 Lundi

Jdt 5, 1-24

Origène : Les baisers du Verbe

LC : W OR BV

29 Mardi

SAINT MICHEL ET TOUS LES SAINTS ANGES

Ap 12, 1-17

Saint Anselme : Joie du Ciel !

LC : O Ans JO

30 Mercredi

Saint Jérôme

Jdt 8, 1a. 9-36

Saint Jérôme : La cité qu'il faut chercher

LC : O JE CC

01 OCTOBRE Jeudi **Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus**

Jdt 10, 1-6a.11-23

Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus. : Prendre Jésus par le cœur

LC : O TE PJ

02 Vendredi

Jdt 12, 1 à 13, 3

Frère Roger : Intimité et solitude

LC : 34 12 SC

03 Samedi

Sainte Vierge Marie

Jdt 13, 4 à 14, 3

Jean-Paul II : Marie nous indique les voies du Salut

I Vp du Dimanche

LC : M JP² VS

SOLENNITES, FÊTES, mémoires, commémoraisons

Il nous faut aujourd'hui retrouver, revivre la théologie brûlante de saint Paul : "De même que le Christ est ressuscité des morts, de même nous les baptisés, nous devons mener une vie nouvelle". Si, ceux qui croient au Christ Ressuscité portent en eux cette puissance de vie, alors on trouvera des solutions aux problèmes qui angoissent aujourd'hui les hommes.

Il s'agit de former d'abord l'homme intérieur, de le rendre capable d'une adoration créatrice. Il nous faut des hommes qui, dans le Saint-Esprit, fassent l'expérience de la Résurrection du Christ comme illumination du cosmos et sens de l'histoire. De cette force intérieure jaillira un élan qui donnera leur sens aux valeurs humaines, aux grandes idées sociales. Tout est là : inaugurer en soi une nouvelle vie, revêtir son âme d'un habit de fête. Alors, nous remplirons nos mains de présents fraternels pour ceux qui souffrent la faim du corps, comme pour ceux qui souffrent la faim de l'âme.

Car le Christ est partout : depuis la Résurrection toute l'histoire humaine se déroule en lui, le cherche, le célèbre, le combat, le nie, le retrouve. Sa présence secrète, la révélation qu'il nous apporte de la personne et de l'amour, sont devenues le ferment de toute la vie de l'humanité. Rappelez-vous le vingt-cinquième chapitre de saint Matthieu : "J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger". Le Christ est présent chaque fois qu'une véritable rencontre se produit, chaque fois qu'un peu d'amour se manifeste, chaque fois que la justice ou la connaissance sont servies avec désintéressement, chaque fois que la beauté agrandit le cœur de l'homme.

"Dieu s'est fait homme pour que l'homme puisse devenir Dieu". Et pour atteindre cette plénitude, il faut pouvoir communier totalement avec le Christ ; non seulement s'intéresser aux valeurs évangéliques, mais s'unir au Christ, devenir avec lui "une seule plante", comme dit l'Apôtre, pour que sa vie s'écoule en nous comme la sève du tronc dans la branche greffée. Et cette communion totale, où la trouver sinon dans le calice eucharistique, au cœur de l'Église ? Au centre de tout, le Christ. Au centre de tout, le calice. Là, et là seulement, le Christ se donne totalement. Comment est-ce possible ? Comment ne me brûle-t-il pas, moi misérable ? Dans l'eucharistie, nous sommes unis à nos frères, mais uniquement parce que d'abord, nous sommes unis au Christ. Et unis de la manière la plus réaliste, devenus avec lui une seule vie, un seul sang, un seul corps. C'est pourquoi nous sommes réellement membres les uns des autres sans la moindre séparation.

Voilà ce qu'est l'Église. Dans sa vraie réalité, c'est-à-dire dans l'eucharistie, elle n'est plus cette société misérable et décevante d'où nous avons chassé l'Esprit du Christ, elle est le Christ lui-même, son corps ressuscité par lequel les énergies divines se déversent dans l'humanité et dans l'univers.

Dialogue avec le Patriarche Athénagoras, p. 142 & s,

Qu'il nous comble de bienfaits ou nous corrige par des peines, qu'il nous instruisse par des conseils ou nous plie à ses commandements, Dieu n'exige de nous que l'amour. Car "la plénitude de la Loi, c'est la charité". Elle contient la Loi et les Prophètes, car tout ce que prescrit ou interdit la Loi divine se ramène au seul amour. Paie le tribut de l'amour, et tu sauras que tu es quitte envers le Seigneur.

À quoi nous sert, dis-tu, tant de frugalité dans notre nourriture, un habit à si bas prix, tant de continuelle austérité dans les veilles et les pénitences ? Écoute en peu de mots. Ce sont là des hommages de l'amour qui plaisent et apaisent, s'ils sont faits dans la charité. Mais sans la charité, ils ne servent de rien. Car la charité est la vertu par laquelle une œuvre, même la plus petite, n'est pas repoussée, et sans laquelle une œuvre, même la plus grande, n'est pas acceptée.

En effet, ce Dieu qui aime l'homme est celui de qui toute créature dit à bon droit : "Tu n'as pas besoin de mes biens". Mais il demande seulement de l'homme une chose qui, de toute évidence, n'est pas difficile. Car "seul l'amour, dit le bienheureux Augustin, ignore ce qu'est la difficulté, et quand il s'est bien dépensé pour celui qu'il aime, il estime qu'il a peu ou rien fait". L'âme qui aime ressent à peine ce qu'elle supporte pour celui qu'elle aime, parce qu'elle l'aime. Tout occupée à aimer, elle ne pense à rien d'autre qu'à son Bien-aimé, car elle en porte "le sceau sur son cœur et sur son bras".

Voyons ! Par quel biais pourrait se glisser l'oubli de Celui qui ne cesse de se montrer à l'âme aimante, même dans la création visible, sans parler des rayons de la Lumière infinie, sans parler de ces ruisseaux de pure douceur qu'il déverse de manière indicible dans le cœur ? Où qu'il se tourne, le parfait amant de Dieu reçoit le rappel familial de l'amour. Les choses lui servent de miroir : en tout ce qu'il voit, lui est réfléchi le souvenir de celui qui l'aime. Il regarde tout ce que Dieu a créé, dans quel but cela fut créé, et en tout, le Créateur lui paraît admirable et surtout aimable. D'après les gages de l'amour que, dans sa sagesse, Dieu lui apporte d'avance, il suppose ce qui lui est réservé comme cadeau de noces.

Assurément l'œil de l'amour est pur : c'est un œil de colombe. Quand il use des biens concédés aux hommes, il ne s'enlise pas dans la sensualité, mais il contemple l'éternel dans les choses qui passent. C'est un œil qui ne se ferme pas, car il n'a pas cette paupière qu'est la chair ; aucune poussière ne s'y glisse, car il n'admet rien qui vienne du dehors ; aucune obscurité ne l'aveugle, car en lui il n'y a point de ténèbres ; le sommeil ne l'appesantit pas, au témoignage de celle qui dit : "Je dors, mais mon cœur veille". C'est un œil qui voit droit, c'est l'œil droit qu'aucun retour sur soi ne gauchit, qu'aucune affection terrestre n'attire vers le bas. Œil vraiment simple et prudent qu'aucun soupçon incertain ne blesse, qu'aucune préoccupation de curiosité n'arrête, puisqu'il regarde sans cesse "Celui que les anges désirent contempler". Car, dit saint Augustin, "un amour ardent ne peut que voir celui qu'il aime, car l'amour c'est l'œil, et aimer, c'est voir".

Épître à Séverin, n° 21 à 23.

Les nombreuses solennités de la Toujours Vierge nous offrent de fréquentes occasions de joies. Dans nos cœurs sensibles, elles impriment d'autant plus fort la douce et heureuse mémoire de leur abondante suavité qu'elles s'y impriment plus fréquemment. Qui donc ne se réjouirait de voir plus souvent rappelé à son souvenir celle qu'il faut toujours appeler à son secours, notre douce avocate, bénie entre toutes les femmes. Souveraine toute puissante, et non moins clément, elle est la Reine des vierges, l'Impératrice des anges, la Médiatrice des hommes, celle qui a mis Dieu au monde, Mère de la Miséricorde, Nourrice de la Sagesse ; elle est celle qui a vénéré la justice, trouvé la grâce, réparé la gloire, selon cette parole de l'Écriture : “Ne crains pas, Marie, car tu as trouvé grâce auprès du Seigneur”, et ce texte des Proverbes : “La femme qui a de la grâce, trouvera la gloire”.

Certes, à cette femme gracieuse, à cette Reine glorieuse, le Seigneur a donné grâce et gloire avec une telle profusion qu'elle a été prévenue par lui des douceurs de sa bénédiction, rendue bénie à son entrée en ce monde comme à son départ. Car le Seigneur a gardé tout à la fois “son entrée et sa sortie”, et en les gardant, Il l'a bénie. Bienheureuse l'entrée de celle par qui la Lumière et la Vie ont pénétré jusqu'à nous ; bienheureuse sa sortie qui nous a ouvert à tous la porte du Paradis, fermée par nos premiers parents.

Aussi les Anges se réjouissent-ils ; ils louent le Fils de Dieu, non seulement pour son Assomption qui l'a enlevée au ciel, mais aussi pour sa naissance qui a marqué son entrée dans ce monde. Et pourtant, plus que les Anges, les hommes ont aujourd'hui motif de se réjouir. Car en Marie nous est né le modèle de la sainteté la plus parfaite et le secours d'une intercession toute puissante. D'elle nous a été tiré le prix d'une rédemption absolument nécessaire, dont n'avait nul besoin la perfection et le bonheur des anges.

Il n'est donc personne parmi les mortels qui ne se réjouisse et soit rempli d'allégresse lors de la si joyeuse entrée dans ce monde de la Mère de Dieu, à moins d'ignorer combien il faut se réjouir de celui qui naîtra d'elle. L'enfantement virginal du Sauveur, en effet, cause de salut pour le monde entier, fait nécessairement de la naissance de la Vierge un motif de joie pour tous les fidèles. Qui donc, plongé dans d'épaisses ténèbres, ne regarderait pas poindre une nouvelle et grande étoile ? Or, selon la prophétie de Balaam, une étoile est née aujourd'hui de Jacob. C'est avec raison que Balaam termina la plus grande de ses bénédictions en prophétisant la naissance de la Vierge bénie : celle qui allait enfanter le Fils béni de Dieu, celle qu'à bon droit bénissent toutes les générations, elle qui acquit pour toutes les générations une telle abondance de bénédictions.

Sermon 2 sur la Nativité de Marie - PL. 212, col. 652-654.

"La voix de mon Bien-Aimé !", s'écrie l'Épouse du Cantique. Elle parle ainsi, parce que c'est par sa voix seule que le Christ a d'abord été reconnu par son Église. Par l'intermédiaire des prophètes, il avait d'abord envoyé devant lui sa voix. On ne le voyait pas, mais on l'entendait par ce qui était dit à son sujet. Pendant tout ce temps, l'Épouse, c'est-à-dire l'Église qui était rassemblée depuis le début du monde, n'a entendu que sa voix seule, jusqu'à ce qu'elle le voie de ses propres yeux et dise : "Le voici. Il vient, sautant sur les montagnes, bondissant par-dessus les collines !". Car il sautait par-dessus les montagnes que sont les prophètes, et les saintes collines, c'est-à-dire ceux qui ont porté en ce monde son image et sa figure.

De plus, cette parole s'applique aussi à chaque âme, celle du moins qu'étreint l'amour du Verbe de Dieu. Quand elle lit la Bible, elle se trouve parfois devant un texte difficile. Les énigmes et les paroles obscures de la Loi et des prophètes empêchent l'âme d'avancer ; mais si, d'aventure, elle sent la présence de l'Époux, si elle entend de loin le son de sa voix, elle est aussitôt soulagée. Et quand il commence à se rendre de plus en plus proche de ses pensées et à illuminer ce qui est obscur, alors elle le voit bondissant par-dessus les montagnes et les collines, c'est-à-dire suggérant à sa pensée des idées hautes et sublimes. Cette âme dit alors avec raison : "Le voici ! Il vient sautant par-dessus les montagnes, bondissant sur les collines".

Ainsi donc l'Époux est tantôt présent, et il enseigne, tantôt on le dit absent et on le désire. Et chacun de ces deux états concerne soit l'Église, soit l'âme ardente. Car lorsqu'il permet que l'Église souffre persécutions et épreuves, l'Époux semble lui être absent. Cependant, lorsque celle-ci progresse dans la paix et se pare des fleurs de la foi et des bonnes œuvres, on comprend qu'il lui est présent.

De même aussi pour l'âme. Lorsqu'elle recherche quelque sens et désire comprendre ce qui est obscur et secret, tant qu'elle ne peut le trouver, sans aucun doute, le Verbe est absent. Mais lorsque s'est présenté et qu'est apparu ce qu'elle recherche, qui douterait que le Verbe de Dieu est là ? Il éclaire son intelligence et lui offre la lumière de la science. Et nous comprenons qu'il est de nouveau absent, et de nouveau présent, selon qu'une question devient claire ou reste obscure à nos pensées. Et nous avons à supporter cette condition jusqu'à ce que nous soyons devenus tels que l'Époux daigne non seulement nous visiter à nouveau, mais encore rester près de nous. C'est ainsi qu'interrogé par un disciple qui lui disait : "Seigneur, comment se fait-il que tu commences à te manifester toi-même à nous, et non à ce monde ?", le Sauveur répondit : "Si quelqu'un m'aime, il garde ma parole et mon Père l'aime, et nous viendrons à lui, et nous ferons chez lui notre demeure.

Si donc nous aussi, nous voulons voir le Verbe de Dieu, l'Époux de l'âme, bondissant par-dessus les montagnes et sautant sur les collines, écoutons d'abord sa voix. Et quand nous l'aurons écouté en tout, alors, nous pourrions aussi le voir comme on nous dit ici que le vit l'Épouse.

Commentaire sur le Cantique, III, 11.

LE CORPS EST POUR LA RÉSURRECTION

Dire que le corps est pour la résurrection, signifie que, - étant donné le dessein de Dieu et la Résurrection de Jésus -, le corps doit subsister encore dans un au-delà de la mort ; il y peut encore être nommé corps et manifester, à travers la discontinuité de la mort, quelque continuité avec ce qu'il était auparavant. La résurrection, c'est par conséquent une mystérieuse possibilité de l'être humain qui s'enracine jusqu'en son corps et en sa chair. Cette capacité d'un au-delà ne fait sans doute pas partie de ce à quoi peut prétendre l'être créé et mortel que nous sommes. C'est un don nouveau et inouï de Dieu, mais c'est un don qui correspond à la vocation profonde de l'homme et de son corps. Le corps, après avoir été appelé à la création, est appelé par Dieu à une recreation et à se redresser, renouvelé. Nouveau geste de Dieu, nouveau geste de l'homme corporel, mais unique et continu dessein de l'amour qui vient de Dieu. Mis au monde des vivants, puis entraînés au royaume des morts, nous sommes réinstaurés dans le Royaume de Dieu.

En affectant le corps, la résurrection manifeste ainsi ce qu'est le corps humain pour Dieu, et par conséquent pour nous. Ressusciter, pour le corps, pour l'être humain corporel, ce n'est pas connaître une aventure totalement inattendue, sans rapport avec celle qui a précédé la mort. Mais ce n'est pas non plus une simple continuation en ligne directe, comme si la mort ne posait pas une coupure fondamentale dans notre existence et comme si l'acte de Dieu qui nous ressuscite n'était pas une intervention tout à fait originale par rapport à son action dans la durée historique.

Tout cela signifie que le corps humain importe à Dieu, étant donné que l'homme, en sa totalité concrète, est aimé de lui. Dans la résurrection, Dieu confirme ce que nous sommes. Il achève notre vocation en nous assimilant à la condition du Christ pascal.

La foi chrétienne tient donc que, sans la résurrection, l'être humain ne serait pas totalement tel que Dieu le veut. Car, pour Dieu, l'homme est corps et donc vivant et mortel, mais il est aussi aimé et donc atteint par l'amour divin en son corps et en sa mort. Sans la résurrection, l'homme ne serait pas pleinement lui-même parce que l'amour de Dieu pour l'homme n'irait pas jusqu'au bout de lui-même. Si l'Esprit de Dieu n'intervenait pas en notre mort pour nous délivrer en nous ressuscitant, notre relation à Dieu serait trop courte. Elle céderait devant la brisure de la mort, comme si l'amour en Dieu ne pouvait pas l'emporter sur la mort en l'homme.

Pour le christianisme, par conséquent, la croyance ne porte pas sur l'espérance d'une survie en laquelle le statut du corps resterait flou, voire même absent. Elle va jusqu'à une survie corporelle. Le corps n'est pas étranger au rendez-vous de l'au-delà. Il ne manque pas à l'appel. Parce que l'homme est pour Dieu, et non en définitive pour la mort, le corps est pour la résurrection.

Je crois à la résurrection du corps, p. 26

AUBE DE L'ERE CHRETIENNE

L'excès des tragédies de notre siècle nous révèle aussi l'excès qui est le propre de l'homme : l'excès de l'amour et de la sainteté. L'amour n'est pas une voie facultative ; il est la force antagoniste de l'excès du mal... Cette peur et cette violence sortent du cœur de l'homme. Elles rendent visible le pire dont nous sommes capables. Et le pire se démasque toujours quand apparaît le meilleur... J'ai souvent pensé que le récit hautement mystique des tentations du Christ, telles que nous les rapportent saint Matthieu et saint Luc, dévoilait les abîmes entre lesquels oscille la liberté des hommes... Lorsque saint Paul évoque les dimensions de l'amour, il le fait à la suite de Job qui décrit la sagesse « plus haute que les cieux, plus profonde que l'enfer, plus longue que la terre, plus large que la mer » (Job 11, 5-8 ; Ephésiens 3, 18). Les hommes de ce siècle ont sondé les abîmes infernaux du cœur humain au risque d'y perdre l'espérance ; mais ils ont pu découvrir aussi que l'amour est plus fort que la mort...

Pour moi, le Serviteur souffrant, tel que nous le décrit Isaïe, le Christ crucifié Juste condamné, Fils donné pour tous les hommes achève dans notre chair la réponse de Dieu à Job... la nuit de Gethsémani et les ténèbres de la Croix sont la seule et obscure lumière qui éclaire notre temps, lumière victorieuse de la foi qui nous fait reconnaître et suivre le Seigneur ressuscité.

Les progrès réels et cumulatifs en tout domaine savoir, technique, prises de conscience... sont toujours à la merci des pires régressions. Car le réel, ce n'est pas le progrès, ni l'histoire : ce sont des êtres de chair et de sang qui héritent des progrès, ce sont des hommes qui naissent et qui meurent et par là font l'histoire. A chaque instant de leur fragile liberté, ils disposent de leur propre destin et de celui de leurs frères. Aucun progrès n'empêchera un nouveau Caïn de tuer un nouvel Abel. Aucune violence n'empêchera un frère ou une sœur du Christ d'obéir au commandement d'aimer son ennemi et faire la paix. Les Béatitudes sont la vraie mesure de l'histoire...

Notre espérance n'est que la réponse à la longue patience de Dieu. Celle-ci n'est pas une impatience maîtrisée, refoulée comme c'est notre cas. La patience de Dieu nous invite à considérer le temps de la vie des hommes comme une grâce qui leur est accordée, comme un surcroît de chance qui répond au cri de Job : « Périsse le jour où je suis né et la nuit qui a dit : Un homme a été conçu ! » (Job 3, 3.) Car nous croyons que toute vie est une grâce, même la plus éprouvée ou la plus méprisée ; que tout homme est destiné à l'ultime bonheur des enfants de Dieu ; que tout enfant perdu sera reçu par le Père et rendu à ses frères.

« Mille ans sont comme un jour » aux yeux de Dieu, dit l'Ecriture (Psaume 89, 4). Il me semble que le christianisme est à peine au début du chemin qu'il est appelé à parcourir. Nous ne sommes qu'à l'aube de l'ère chrétienne.

Interview, "La Croix" le 1er juin 1999

COMME SI ELLE N'AVAIT QU'UNE SEULE BOUCHE

L'Église, bien qu'elle soit répandue dans tout l'univers jusqu'aux extrémités de la terre, a reçu des apôtres et de leurs disciples, la foi en un seul Dieu, Père tout-puissant qui a fait le ciel et la terre et les mers et tout ce qui s'y trouve, et en un seul Christ Jésus, le Fils de Dieu qui s'est incarné pour notre salut, et en un Esprit Saint qui, par les prophètes, a annoncé les économies et les avènements et la naissance virginale et la passion et la résurrection d'entre les morts et l'ascension corporelle dans les cieux du bien-aimé Christ Jésus notre Seigneur et sa parousie quand des cieux il apparaîtra à la droite du Père pour tout restaurer et ressusciter toute chair de toute l'humanité afin que, devant le Christ Jésus notre Seigneur, Dieu, Sauveur et Roi, selon le bon plaisir du Père invisible, tout genou fléchisse au ciel, sur terre, aux enfers...

C'est cette prédication que l'Église a reçue, c'est cette foi, comme nous l'avons dit, et bien qu'elle soit dispersée dans le monde entier, elle la garde soigneusement, comme si elle habitait une seule maison et elle y croit unanimement, comme si elle n'avait qu'une âme et un cœur, et d'un parfait accord, elle la prêche, elle l'enseigne, elle la transmet comme si elle n'avait qu'une seule bouche. Et sans doute, les langues sur la surface de la terre sont différentes, mais la force de la tradition est une et identique... De même que le soleil, cette créature de Dieu, est dans tout le monde un et identique, ainsi la prédication de la vérité brille partout et éclaire tous les hommes qui veulent parvenir à la connaissance de la vérité.

Contre les hérésies, 1, 10, 2

LE BANQUET D'ASSUÉRUS

Assuérus donna un banquet où des mets délicieux furent servis avec grand étalage de richesses ; l'histoire sacrée nous détaille l'apparat du festin et la magnificence du Roi. Mais ce récit est une allégorie pour nous faire entrevoir les richesses spirituelles du Christ et la manière dont il en fait largesse à chacun. Car à la troisième époque des temps, le Christ découvrit les mystères de son Incarnation, les mets spirituels de sa sainte prédication et servit en grande abondance ceux de son Corps et de son Sang. La première époque fut avant la Loi, la seconde, ce fut la Loi, et la troisième fut celle de la grâce.

Assuérus veut dire la "porte" et signifie celui qui a dit : "Je suis la Porte des brebis". Assuérus donna donc un banquet à tous, et le Christ fait participer aux délices de sa grâce tous ses serviteurs. Il préside ce banquet, car il est Dieu, présent partout, et il est homme, manifesté au monde. Il le préside, car ses amis ont pu le regarder de leurs yeux, le toucher de leurs mains. Il le préside "pour étaler à leurs regards la richesse et la magnificence de son empire", richesse et magnificence que le Christ dévoila au monde lorsqu'il ouvrit l'intelligence de ses disciples, leur donnant ainsi de comprendre l'Écriture, et lorsqu'il leur octroya l'Esprit Saint, d'abord en soufflant sur eux, puis en le leur envoyant du haut du ciel.

C'est bien ce que déclare Paul à Timothée : "Il est grand le mystère de la piété : il a été manifesté dans la chair, justifié dans l'Esprit, vu des anges, proclamé chez les païens, cru dans le monde, élevé dans la gloire". Voici que les trésors du Christ apparaissent au grand jour par la manifestation de son mystère, et aussitôt les richesses du temps présent semblent alors de peu de prix. Pour s'asseoir à ce banquet, les justes, à qui fut révélée et offerte la gloire céleste, renoncent non seulement à leurs propres richesses, mais encore à leur personne elle-même. Après avoir été illuminés de sa connaissance, ils ont goûté au don céleste ; devenus participants de l'Esprit Saint, ils ont savouré la bonne Parole de Dieu et les forces du monde à venir, ils ont été enflammés de son amour. Pour s'asseoir à ce banquet, Pierre est pendu à la croix, Paul est décapité, Etienne lapidé, Laurent est brûlé, et bien d'autres sont mis à mort par mille autres supplices. La gloire reçue dans le ciel sera à la mesure de la grâce donnée sur la terre.

Car le festin spirituel commencé sur la route où nous sommes, s'achèvera dans la patrie. Ce qu'on en déguste ici-bas est bien peu de chose en comparaison des mets somptueux et d'une valeur inestimable dont nous serons comblés là-haut. C'est bien ce dont le psalmiste nous assure : "Comme elle est grande ta bonté, Seigneur, tu la réserves à ceux qui te craignent".

Comme le Verbe nous voyait tyrannisés par la mort, dissous et liés tout à la fois par les liens de la corruption, emportés sur des chemins inévitables et sans issue, il vint prendre la nature du premier homme selon le dessein du Père, et ne confia pas à des anges ni à des archanges la charge de notre salut, mais lui-même prit sur lui tout le combat pour nous, accomplissant ainsi le dessein du Père. Lui-même donc a revêtu en premier lieu ce corps misérable et mort, et c'est pourquoi l'Esprit clame à son sujet : "Il n'a ni beauté ni éclat ; nous l'avons vu sans aimable apparence, objet de mépris et rebut de l'humanité", car c'est dans la ressemblance du péché qu'étant sans péché, il a condamné le péché, montrant que "les bien-portants n'ont pas besoin de médecin, mais les malades". Il a guéri nos corps de leurs infirmités, il a soigné chacune de nos maladies par la vertu de sa puissance afin que s'accomplisse la parole : "Je suis le Seigneur Dieu, je t'ai appelé dans la justice, je te prendrai par la main droite, et te fortifierai. Je t'ai établi comme alliance avec mon peuple et comme lumière des nations, pour ouvrir les yeux des aveugles, délier ceux qui sont enchaînés et délivrer de leur prison ceux qui sont assis à l'ombre de la mort. Je suis le Seigneur Dieu, c'est mon nom".

La Pâque que Jésus a désirée pour nous, c'était de pâtir : par la souffrance, il nous a délivrés de la souffrance ; par la mort, il a vaincu la mort ; par la nourriture visible, il nous a donné sa vie immortelle. Voici le désir salutaire de Jésus, voici son amour tout spirituel : montrer les figures comme des figures et donner à ses disciples son corps sacré : "Prenez, mangez, ceci est mon corps ; prenez et buvez, ceci est mon sang, la Nouvelle Alliance, versé pour beaucoup en rémission des péchés". Et en conséquence, plantant le bois à la place du bois, clouant dans un geste de piété sa propre main, à la place de la main perverse qui autrefois s'était tendue vers le fruit, il a montré en sa personne la vraie vie pendue à l'arbre de la croix. Nous en avons mangé et, en mangeant, nous ne mourrons pas.

Cet arbre m'est une plante de salut éternel, de lui je me nourris, de lui je me repais. Par ses racines, je m'enracine et par ses branches je m'étends. À son ombre, j'ai dressé ma tente et, fuyant les grandes chaleurs, j'y trouve mon lieu de repos. Ses feuilles sont ma frondaison, ses fruits mes parfaits délices. Il est dans la faim ma nourriture, ma source dans la soif, mon vêtement dans la nudité, car ses feuilles sont l'Esprit de vie ; loin de moi, désormais, les feuilles de figuier. Quand je redoute Dieu, il est ma protection, quand je chancelle mon appui, mon prix quand je combats, quand je triomphe mon trophée. Il est pour moi le sentier étroit et la route bien tracée. C'est l'échelle de Jacob et le chemin des anges au sommet duquel le Seigneur est vraiment appuyé. Cet arbre de la croix aux dimensions célestes s'est élevé de la terre aux cieux, se fixant, plante éternelle au milieu du ciel et de la terre, soutien de toutes choses, appui de l'univers, joint du monde.

C'est toi que nous invoquons, ô Dieu Maître éternel, Christ Maître et Roi, étends tes grandes mains sur ta Sainte Église et sur ton peuple toujours tien. Puisque tu as vaincu nos ennemis, dresse encore maintenant les trophées de notre salut, et fais à nous aussi la grâce de chanter avec Moïse le cantique de victoire car c'est à toi qu'appartiennent la gloire et la puissance pour les siècles des siècles.

Sachons-le, il y a deux espèces de martyres : l'un manifeste, l'autre secret ; l'un visible, l'autre caché ; l'un dans la chair, l'autre dans le cœur. Le martyr du cœur, me semble-t-il, dépasse les tourments de la chair. C'est dans ce genre de douleurs que triompha la glorieuse Vierge, d'autant plus glorieuse qu'elle était la plus proche de tous, quand, adhérant à la croix adorable de la passion du Seigneur, elle puisa au calice, elle but la passion et, abreuvée au torrent de douleurs, elle endura une douleur à nulle autre pareille. Elle court à la suite de Jésus non seulement à l'odeur de ses parfums, mais dans la multitude de ses douleurs, non seulement dans la joie de ses consolations, mais aussi dans l'abondance de ses souffrances. Elle, sa mère, voyait le véritable Salomon, avec le diadème dont elle l'avait couronné, et couronnée elle-même d'une couronne d'affliction, elle marchait à sa suite.

Elle se tenait debout près de la croix pour voir - triste spectacle ! - la tête très douce de son Fils, celle qui, bien qu'ointe d'huile de préférence à ses compagnons, fut frappée avec un roseau et couronnée d'épines. Elle regardait le plus beau des enfants des hommes sans éclat ni beauté. Elle voyait méprisé et ravalé au dernier rang, celui qui est exalté au-dessus de tous les peuples, le Saint des saints crucifié avec les scélérats et les impies. Elle voyait les yeux de cet homme si grand regarder vers la terre, et la tête de celui qui soutient toutes choses, pendre, inclinée sur les épaules ; elle voyait la très douce face de Dieu se flétrir et la beauté de son visage se cacher.

Vous tous qui aimez la mère du Seigneur, arrêtez-vous et considérez du plus profond de votre cœur quelle était celle qui pleurait, à la mort de son Fils, et ce qui lui était demandé. La tristesse que lui causa la passion de son Fils échappe à toute pensée, dépasse l'intelligence de l'homme. Il n'y a rien de semblable, rien n'atteint à une telle amertume de douleur !

Quelle mère, en effet, a aimé son fils autant qu'elle ? Elle ne l'a pas conçu au hasard, comme les autres femmes, mais le Fils Unique s'est coulé dans les entrailles de sa mère par l'effet d'un choix aimant et d'une bonté gratuite. De là vient qu'elle l'aimait davantage. Et lui, à la différence des autres enfants, ne causa à sa mère aucune peine durant sa vie, mais il déversa en elle les richesses de sa grâce, selon ce que dit l'Écriture : "Il n'a pas commis de péché, et il ne s'est pas trouvé de ruse en sa bouche". Voilà pourquoi elle l'aimait davantage.

Elle eut aussi pour Dieu celui-là même qu'elle eut pour fils, car "Un homme est né en elle, et le Très-haut lui-même l'a créée". Et c'est pour cela qu'elle l'aimait incomparablement davantage. Elle seule mérita, depuis toujours, d'avoir pour fils celui qu'elle avait pour Dieu.

Aussi l'abîme appelant l'abîme, ces deux tendresses avaient convergé en une seule, et de ces deux amours naquit un unique amour, puisque la Vierge Marie avait à l'égard de son Fils l'amour dont on aime Dieu, et qu'elle aimait Dieu en aimant son Fils. Elle a donc d'autant plus souffert qu'elle a plus aimé, et l'intensité de son amour a attisé le feu de sa souffrance.

Nous avons appris, frère très cher, les témoignages que vous avez donnés de votre foi et de votre courage. Et nous avons accueilli la noblesse de votre confession avec un tel enthousiasme que nous nous considérons comme partageant vos mérites et les louanges auxquelles vous avez droit. Car vous et moi, nous ne formons qu'une seule Église, nos esprits sont unis, notre unanimité est indissoluble : quel évêque ne se réjouirait donc pas de la gloire d'un de ses collègues, comme d'une gloire qui lui appartient ? Et quels sont les frères qui ne seraient heureux de la joie de leurs frères, où qu'ils se trouvent ?

On ne pourrait assez exprimer toute l'allégresse, toute la joie qui a éclaté ici quand nous avons reçu ces bonnes nouvelles de votre courage, quand nous avons appris que vous avez été à la tête de la confession rendue par les frères, mais aussi que la confession des frères a fait ressortir la confession de leur tête ! Car, en marchant le premier vers la gloire, vous avez acquis de nombreux compagnons de gloire ; vous avez décidé tout le peuple à confesser sa foi, en vous montrant prêt à le faire le premier, au nom de tous. Aussi, ne savons-nous pas ce que nous devons d'abord célébrer en vous : ou bien votre foi prompte et inébranlable, ou bien cet amour des frères qui ne veulent pas se séparer de vous. Le courage de l'évêque marchant le premier s'est alors manifesté publiquement, et l'union des frères qui vous suivaient s'est révélée en même temps. Du fait qu'il n'y a eu chez vous qu'un seul cœur et une seule voix, c'est toute l'Église de Rome qui a confessé le Christ.

Elle a brillé chez vous, frère très cher, cette foi dont le bienheureux Apôtre a fait l'éloge. Il voyait alors d'avance dans l'esprit votre glorieux courage, cette ferme constance, et en attestant vos mérites par l'éloge d'événements à venir, il exaltait les pères pour stimuler leurs fils. En étant ainsi unanimes, en étant ainsi courageux, vous avez donné aux autres frères de grands exemples d'unanimité et de courage. Vous leur avez appris à craindre grandement Dieu, à adhérer fortement au Christ, à s'unir dans le danger au peuple des prêtres, à faire en sorte que la persécution ne sépare pas les frères des autres frères. Vous leur avez montré qu'il est absolument impossible d'être vaincus si la concorde nous unit et que le Dieu de la paix donne aux pacifiques ce qu'ils demandent d'un commun accord.

Nous vous exhortons autant que nous le pouvons, frère très cher, au nom de l'affection mutuelle qui nous unit : la providence du Seigneur nous avertit et les avis salutaires de la divine miséricorde nous signalent que le jour où nous devons livrer combat est proche ; ne cessons donc pas de jeûner, de veiller, de prier avec tout notre peuple. Telles sont, en effet les armes célestes mises à notre disposition ; elles nous donneront de tenir bon et de persévérer avec courage ; ce sont là des fortifications spirituelles, des armes divines qui nous mettent à l'abri.

Faisons mémoire l'un de l'autre, n'ayons qu'un seul cœur, qu'une seule âme. Chacun de notre côté, prions l'un pour l'autre ; allégeons nos épreuves et nos angoisses par notre amour mutuel.

Lettre au pape Corneille, 13, 1-2. 5 PL 3, col 830

La sincérité

La sincérité

Vérité, sincérité et fidélité sont étroitement liées.

Vérité, sincérité et fidélité sont étroitement liées. Être sincère, c'est être fidèle à la vérité. Être fidèle, c'est être vrai dans nos promesses et nos résolutions. Une sincérité inviolée nous rend fidèles à nous-mêmes, à Dieu et à la réalité qui nous entoure, donc parfaitement vrais.

La sincérité dans son sens le plus profond doit être davantage qu'une disposition instinctive à être franc. C'est une simplicité d'esprit que maintient la volonté d'être vrai. Elle implique l'obligation de manifester la vérité et de la défendre, ce qui à son tour suppose que nous sommes libres de la respecter ou non et qu'elle est jusqu'à un certain point à notre merci. Responsabilité terrible, puisqu'en profanant la vérité, nous profanons notre âme.

La sincérité, dans son sens le plus plein, est un don de Dieu, une lucidité d'esprit que la grâce seule donne. Nous devons payer le prix de la sincérité : reconnaître humblement nos erreurs innombrables, et les redresser avec une inlassable fidélité.

L'homme sincère est donc celui qui a la grâce de reconnaître qu'il est sans doute instinctivement faux, et que sa sincérité naturelle elle-même peut n'être que de la lâcheté et de l'irréflexion.

Comment notre société, dans son amour du confort, a-t-elle perdu le sens de la valeur de la sincérité ? La vie est devenue si facile que nous croyons pouvoir nous passer de cette qualité.

Qu'il nous est difficile d'être sincères les uns avec les autres, alors que nous ne connaissons bien ni les autres ni nous-mêmes ! La sincérité est impossible sans l'humilité et l'amour surnaturel. Je ne puis être sincère envers les autres si je ne me comprends moi-même et si je ne fais l'impossible pour comprendre les autres.

La fausse sincérité est éloquente, parce qu'elle a peur. La bonne foi réelle peut se permettre d'être silencieuse. Elle n'a pas à affronter d'attaque anticipée. Tout ce qu'elle peut avoir à défendre, elle le fera avec une simplicité parfaite.

La peur est peut-être la pire ennemie de la sincérité. Combien craignent de suivre leur conscience parce qu'ils préfèrent obéir à l'opinion des autres qu'à la vérité qu'ils reconnaissent en eux !

La délicate sincérité de la grâce n'est jamais sûre dans une âme donnée à la violence. La passion trouble toujours les limpides profondeurs de la sincérité, lorsqu'elle n'est pas absolument dans l'ordre et même dans l'âme des saints, elle l'est rarement.

Si ma volonté se met au service de la vérité et que je consacre toute mon âme à ce qu'a compris mon intelligence, la vérité me sanctifiera. Je serai sincère. « Mon corps tout entier sera éclairé » (Mt 6, 22).

Notre sincérité envers nous-mêmes, envers Dieu et envers les autres, dépend de nos possibilités d'amour sincère, qui lui-même dépend en grande partie de notre faculté de nous croire aimés.

Le premier pas dans la voie de la sincérité consiste à reconnaître que malgré notre insignifiance, nous avons une grande valeur virtuelle, puisque nous pouvons espérer être aimés de Dieu.

La sincérité est peut-être la qualité la plus vitale de toute vraie prière. C'est le seul test valide de notre foi, de notre espérance, et de notre amour de Dieu.

Nul n'est une île (extraits chap. 10). Le Seuil 1956.

LE PARFUM DE LA COMPASSION

Je me souviens de vous avoir présenté deux parfums : l'un celui de la contrition embrassant de nombreux péchés, l'autre celui de la dévotion contenant de nombreux bienfaits. Tous deux font du bien, mais ils ne sont pas tous les deux agréables. Le premier a une odeur piquante, car le souvenir amer des fautes pousse à la componction et cause de la douleur, alors que le second est plus doux : il apporte consolation à la vue de la divine bonté et apaise la douleur.

Mais il est un parfum qui l'emporte de loin sur ces deux-là. Je l'appellerai le parfum de la compassion, car il est fait des besoins des pauvres, des angoisses des opprimés, des inquiétudes des affligés, des fautes des pécheurs, bref de toute la peine des hommes dans la détresse, quels qu'ils soient, même nos ennemis. Ces ingrédients semblent méprisables, et pourtant le parfum qui s'en exhale l'emporte sur tous les aromates. Il a pour effet de guérir : "Heureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde". Bien des misères rassemblées et regardées par l'œil de la pitié sont les essences avec lesquelles se composent de meilleurs onguents, dignes du sein de l'Épouse, agréables au cœur de l'Époux. Heureuse l'âme qui a pris soin de faire une ample provision de tels onguents et de s'en oindre, y répandant l'huile de la tendresse et les faisant brûler au feu de la charité.

Qui est, à ton avis, cet homme heureux "qui a pitié et qui prête", enclin à compatir, prompt à secourir, jugeant plus heureux de donner que de recevoir, lent à s'irriter, refusant absolument de se venger et qui, en toute occasion, regarde comme siens les besoins de ceux qui lui sont les plus proches ? Ô toi, qui que tu sois, si tu ressens en toi ces sentiments, si tu es imprégné de la rosée de la miséricorde, si la bonté déborde en ton cœur, si tu te fais tout à tous et si tu n'es à tes yeux qu'un vase fêlé où rien n'est jalousement gardé, te dépensant sans compter au service des autres, si pour tout dire, tu meurs à toi-même pour vivre pour tous, alors vraiment tu as le bonheur de posséder le troisième et meilleur parfum, et de tes mains coule un onguent d'une douceur exquise. Il ne sera pas desséché aux temps mauvais et l'ardeur de la persécution n'en tarira pas la source, mais "Dieu se souviendra toujours de tes sacrifices et aura pour agréable ton holocauste".

Et toi, frère, si tu as reçu quelque don d'en haut, partage-le avec nous, tes compagnons. Si tu te montres parmi nous serviable, affectueux, agréable, d'humeur facile et humble, tous nous pourrions attester que toi aussi, tu embaumes des meilleurs parfums. Quiconque parmi vous supporte les infirmités physiques et morales de ses frères, et si non seulement il les supporte, mais si, de plus, il l'aide de ses services, le réconforte de ses encouragements, le soutient de ses conseils, ou s'il ne le peut, par suite de la Règle, assiste du moins de ses prières son frère plus faible, oui, quiconque agit ainsi répand partout un bon parfum parmi ses frères, un parfum fait des meilleurs onguents. Un tel frère, dans une communauté, a du baume dans la bouche.

Sermon 12 sur le Cantique, 1 et 5.

ÉPÎTRE DE BARNABÉ

LE CHEMIN DE LA LUMIÈRE

Voici quel est le chemin de la lumière : Si quelqu'un veut parvenir jusqu'à l'endroit assigné, qu'il s'applique avec zèle à ses œuvres. Et voici la connaissance qui nous a été donnée de la façon d'y cheminer : Aime Celui qui t'a créé, crains Celui qui t'a façonné, glorifie Celui qui t'a racheté de la mort ; sois simple de cœur et riche de l'esprit ; point d'attache avec ceux qui marchent dans le chemin de la mort ; haine à tout ce qui déplaît à Dieu ; haine à toute hypocrisie. Tu n'abandonneras pas les commandements du Seigneur ; tu ne t'élèveras pas, mais tu seras humble en tout ; tu ne t'attribueras point la gloire ; tu ne formeras point de mauvais desseins contre ton prochain, tu ne permettras pas l'insolence à ton âme. Tu ne commettras ni fornication ni adultère, tu ne corrompras point l'enfance. Ne te sers pas de la parole, ce don de Dieu, pour dépraver quelqu'un. Tu ne feras point acception de personne en reprenant les fautes d'autrui. Sois doux, sois calme ; tremble aux paroles que tu entends ; ne garde pas rancune à ton frère. Tu ne te demanderas pas avec inquiétude si telle chose arrivera ou non. « Tu ne prendras pas en vain le nom du Seigneur. »

Tu aimeras ton prochain plus que ta vie. Tu ne feras pas mourir l'enfant dans le sein de la mère ; tu ne le tueras pas davantage après sa naissance. Tu ne retireras pas la main de dessus ton fils et ta fille ; mais dès leur enfance tu leur enseigneras la crainte de Dieu. Tu n'envieras point les biens de ton prochain ; tu ne seras pas cupide. Tu n'attacheras pas ton cœur aux orgueilleux, mais tu fréquenteras les humbles et les justes. Tu regarderas comme un bien tout ce qui t'arrive, sachant que rien n'arrive sans Dieu. Tu n'auras point de duplicité ni en pensées ni en paroles : car la duplicité de langage est un piège de mort. Tu te soumettras à tes seigneurs avec respect et crainte, comme à des représentants de Dieu. Tu ne commanderas pas avec amertume à ton serviteur ou à ta servante qui espèrent dans le même Dieu que toi, de peur qu'ils n'en viennent à ne plus craindre Dieu qui est votre commun maître et qui n'appelle point selon les différentes catégories de personnes, mais tous ceux que l'Esprit a disposés. Tu communiqueras de tous tes biens à ton prochain et tu ne diras point que tu possèdes quelque chose en propre, car si vous participez en commun aux biens impérissables, combien plus aux biens périssables. Ne sois pas bavard, car la langue est un piège de mort. Pour le bien de ton âme, tu seras chaste au degré qui te sera possible. N'aie pas les mains étendues pour recevoir, et fermées pour donner. Tu chériras « comme la prune de ton œil » quiconque te prêchera la parole de Dieu. Tu penses nuit et jour au jour du jugement et tu rechercheras constamment la compagnie des saints, soit que tu travailles par la parole, allant porter des exhortations et cherchant par tes discours à sauver une âme, soit que tu travailles des mains pour racheter tes péchés. Tu donneras sans délai et sans murmure ; et tu reconnaitras un jour qui sait récompenser dignement. « Tu observeras » les commandements que tu as reçus, « sans y rien ajouter, sans en rien retrancher ». Tu haïras le mal jusqu'à la fin. « Tu jugeras avec équité. » Tu ne feras pas de schisme ; mais tu procureras la paix en réconciliant les adversaires. Tu feras la confession de tes péchés. Tu n'iras pas à la prière avec une conscience mauvaise. Tel est le chemin de la lumière.

Épître de Barnabé XIX

Les Anges interrogent Marie près du tombeau : "Femme, pourquoi pleures-tu ? - Elle leur répond : C'est qu'on a enlevé mon Seigneur, et je ne sais où on l'a mis !" Les paroles sacrées, en effet, nous font pleurer d'amour, mais sèchent aussi nos larmes, puisqu'elles nous promettent de voir le visage de notre Rédempteur.

Après ces mots, "Marie se retourna et vit Jésus, debout, mais elle ignorait que ce fût Jésus". Remarquons-le : Marie qui doutait encore de la résurrection du Seigneur eut à se retourner pour voir Jésus, car son doute lui avait pour ainsi dire fait tourner le dos au visage au Seigneur : elle ne croyait pas ressuscité. Mais parce qu'elle aimait et doutait, elle voyait sans le reconnaître celui que son amour lui montrait et que son doute lui cachait. Cette ignorance est encore soulignée quand on ajoute : "Elle ignorait que ce fût Jésus. Il lui dit : Femme, pourquoi pleures-tu ? Qui cherches-tu ?" On l'interroge sur le motif de sa peine pour augmenter son désir, puisqu'en nommant celui qu'elle cherchait, elle brûlerait pour lui d'un amour plus ardent. "Croyant que c'était le jardinier, elle lui dit : Seigneur, si c'est toi qui l'as pris, dis-moi où tu l'as mis, et j'irai le prendre". Au fond, cette femme ne se trompait peut-être pas en prenant Jésus pour un jardinier. N'était-il pas pour elle le jardinier spirituel qui, par son amour, plantait en son cœur les plants verdoyants des vertus ?

Mais pourquoi n'a-t-elle pas dit ce qu'elle cherchait à celui qu'elle croyait être le jardinier, mais seulement : "Si tu l'as pris" ? Elle parle de lui sans l'avoir nommé, comme si elle avait déjà désigné celui dont le désir provoquait ses larmes. C'est que la puissance de l'amour agissant en l'âme fait en sorte que l'on croit que personne n'ignore celui à qui l'on pense sans cesse. C'est donc avec raison que cette femme ne nomme pas celui qu'elle cherche, et que pourtant elle dit : "Si tu l'as pris". Car elle ne peut supposer inconnu de son interlocuteur celui qu'elle pleure ainsi dans un désir de chaque instant.

Jésus lui dit : "Marie !". Après l'avoir appelée "Femme", terme commun à toutes les personnes de son sexe, sans avoir été reconnu, il l'appelle par son nom. C'est comme s'il lui disait ouvertement : "Reconnais celui par qui tu as été reconnue". Il fut déclaré à un homme parfait, lui aussi : "Je t'ai connu par ton nom". Homme est un terme commun à chacun d'entre nous, mais Moïse est un nom propre, et c'est à juste titre que Dieu lui dit le connaître par son nom. C'est comme si le Seigneur lui disait clairement : "Je ne te connais pas en gros, comme les autres, mais d'une manière toute particulière". Marie donc, parce qu'elle se voit appelée par son nom, reconnaît son Créateur et aussitôt l'appelle : "Rabboni !", c'est-à-dire : "Maître". Oui, Maître, il l'était bien, car il était à la fois Celui qu'elle cherchait au-dehors, et Celui qui, au-dedans, lui apprenait à le chercher.

Homélie 25 sur l'Évangile. PL. 76, col 1192

"Jésus vit un homme installé au bureau du paiement des taxes ; son nom était Matthieu, et il lui dit : "Suis-moi". Jésus le vit, non pas tant avec les yeux du corps qu'avec le regard intérieur de son amour miséricordieux, le même regard qu'il posera sur Pierre qui le reniera, pour qu'il puisse reconnaître et pleurer son péché. Il vit donc ce publicain, et parce qu'il l'aima et le choisit, il lui dit : "Suis-moi", c'est-à-dire imite-moi. Il lui demanda de le suivre, non pas tant par la marche de son pied que par l'imitation de sa manière de vivre ; car celui prétend demeurer dans le Christ, doit se conduire comme lui-même s'est conduit. "Et Matthieu se levant, le suivit". Rien d'étonnant que le publicain ait abandonné sa recherche de profits terrestres au premier appel du Seigneur, et que, négligeant les biens temporels, il ait adhéré à celui qu'il voyait dégagé de toute richesse. Car le Seigneur, qui l'appelait de l'extérieur par sa parole, le touchait au plus intime de son âme en y répandant la lumière de la grâce spirituelle pour qu'il le suive. Il comprit que celui qui l'écartait des biens matériels, sur cette terre, lui donnerait dans le ciel des biens incorruptibles.

Or, comme Jésus était à table dans la maison, de nombreux publicains et pécheurs vinrent prendre place avec lui et ses disciples. La conversion d'un seul publicain ouvrit la voie de la pénitence et du pardon à beaucoup de publicains et de pécheurs. Beau présage en vérité : lors de sa conversion, celui qui devait être plus tard apôtre et docteur parmi les païens entraîne à sa suite les pécheurs sur le chemin du salut. ; il entreprend, dès les premiers débuts de sa foi, ce ministère de l'Évangile qu'il allait accomplir après avoir progressé dans la vertu.

Essayons de comprendre plus profondément l'événement relaté ici. Matthieu n'a pas seulement offert au Seigneur un repas corporel dans sa demeure terrestre, mais il lui a bien davantage préparé un festin dans la maison de son cœur par sa foi et son amour, comme en témoigne celui qui a dit : "Voici que je me tiens à la porte et je frappe : si quelqu'un écoute ma voix et m'ouvre, j'entrerai chez lui et je dînerai avec lui, et lui avec moi". Oui, le Seigneur se tient à la porte et il frappe lorsqu'il rend notre cœur attentif à sa volonté soit par la bouche de quelqu'un qui nous enseigne, soit à l'intérieur, par une inspiration de notre cœur. Nous ouvrons notre porte à l'appel de sa voix, pour l'accueillir, quand nous donnons de bon cœur notre libre assentiment à ses avertissements intérieurs ou extérieurs et quand nous mettons en œuvre ce que nous avons compris qu'il fallait faire. Et il entre pour manger, lui avec nous et nous avec lui, parce qu'il habite dans le cœur de ses élus, par la grâce de son amour ; il les nourrit sans cesse par la lumière de sa présence, pour que leurs désirs progressent de plus en plus, et que lui-même se nourrisse de leurs efforts vers le ciel, comme de la plus délicieuse nourriture.

Homélies sur les Évangiles, I, 21. CCL 122, 149-151.

UN MARIAGE SOUS LE SIGNE DE LA MALEDICTION

Une effroyable malédiction pèse sur Sara et les unions successives qu'elle a tenté de contracter : "Elle avait été donnée sept fois en mariage et Asmodée, le pire des démons, avait tué ses maris l'un après l'autre, avant qu'ils se soient unis à elle comme de bons époux" (Tb 3,8). Le mariage, sous la domination du mal, conduit à la mort. Sara et ses sept maris en sont les témoins douloureux pour son peuple et pour toute l'humanité. Aussi, profondément désespérée, cette jeune femme décide de se pendre suite à une remarque assassine d'une servante sans cœur : " Va donc rejoindre les maris que tu as tués " (Tb 3,9).

Toute sanglotante, Sara monte dans la chambre de son père avec ce noir dessein. Une pensée de piété filiale l'empêche heureusement de mettre son projet à exécution : " Je ne veux pas causer à mon père un chagrin qui conduirait sa vieillesse au séjour des morts " (Tb 3,10). L'obéissance au quatrième commandement du Décalogue – " Honore ton père et ta mère afin d'avoir une longue vie sur la terre que le Seigneur ton Dieu te donne " (Ex 20, 12) – sauve sa vie. En respectant Celui qui est à l'origine de sa vie, et qui est le 'lieutenant' de Dieu de ce point de vue, Sara est amenée à respecter sa propre vie. Elle ne s'enferme pas dans son chagrin. Elle se tourne vers l'Auteur de ses jours et se raccroche à Lui comme quelqu'un qui se noie, à une bouée. Ce faisant, elle s'ouvre à Dieu et remet sa vie entre ses mains : " Je ferais mieux de supplier le Seigneur de me faire mourir [...]. Elle étendit les bras du côté de la fenêtre et pria ainsi : ' Tu es béni, Dieu de miséricorde " (Tb 3, 10-11). Suit une magnifique et émouvante prière.

Remarquons la progression. Tout commence avec l'insulte d'une servante qui prononce une parole accusatrice et meurtrière. Par cette malédiction, elle rend la vie insupportable à Sara. Son extrême chagrin l'amène dans une chambre – pas n'importe laquelle : celle de son père – pour se pendre. Là, une pensée lui traverse l'esprit ; elle se met à réfléchir au bien de son père. L'intervention de sa raison et de son amour filial est pour elle le début du salut. Elle arrive à la conclusion : " Il faut remettre sa vie dans les mains de Dieu. Seul Dieu peut m'ôter la vie qu'il m'a donnée par mon père. " Le respect de son père l'a conduite au respect de Dieu. Après avoir pensé ainsi, Sara se tourne du côté de la fenêtre – pas du côté du mur ! – et étend les bras. Elle se tourne physiquement vers Dieu pour Lui adresser la parole.

Avant même d'exposer sa plainte à Dieu, elle commence par le bénir : " Tu es béni, Dieu de miséricorde ; que ton Nom soit béni dans les siècles, et que toutes tes œuvres te bénissent dans l'éternité. " Sara débute donc sa prière en regardant Dieu, non son propre malheur. Par ces paroles 'traditionnelles' qu'elle connaît sans doute par cœur depuis son enfance, elle entre avec son immense chagrin dans une réelle prière, c'est-à-dire dans le réel dialogue avec Celui qui EST. Cette bénédiction quasi liturgique vient à son secours pour l'ouvrir à Dieu. Elle l'introduit dans la dynamique de la bénédiction, du salut et de la vie. On voit par quelle redoutable épreuve Sara est passée avant de pouvoir fonder avec Tobie un des couples les plus lumineux de toute l'Ecriture.

SAINT PIO DE PIETRELCINA

UNE LUMIÈRE DANS L'OBSCURITÉ

Tu me demandes ce qu'est l'amour de Dieu ? Avant de répondre, distinguons l'amour en substance et l'amour en accidents.

L'amour de Dieu en substance, c'est un don de notre volonté à Dieu, qui le place au-dessus de tout, en raison de son infinie bonté. S'accompagne-t-il d'effusions ? Alors c'est toute la gamme des consolations, jusqu'aux ravissements ; c'est ce que j'appelle "accidents", sensibles ou spirituels. Je ne donnerais pas cher de l'âme qui s'y attacherait, négligeant la dévotion en substance ! Pour pallier à cet écueil, dès qu'il juge notre âme assez virile, assez donnée à son service, Notre-Seigneur se hâte de lui retirer les douceurs de naguère. Il va même jusqu'à lui retirer la faculté de prier, de méditer, et la plonge dans un abîme, dans les ténèbres et la sécheresse.

Ce retournement terrifie l'âme. Sans doute, a-t-elle commis un grave péché, pour s'être attiré une telle disgrâce ! Elle fouille sa conscience, passe au crible ses moindres actes, et ne décelant rien qui justifie son infortune, elle conclut qu'elle est abandonnée.

Quelle erreur ! Ce que l'âme prend pour un abandon est une faveur insigne. C'est la transition d'un état où l'on conçoit des pensées, à la durée contemplative, où l'on n'accède que purifié. Si l'homme pouvait comprendre que son impossibilité à fixer son imagination sur un point est due au retrait de la lumière surnaturelle ! Mais bientôt une lumière nouvelle remplace la méditation et donne à la prière une nouvelle efficacité. Oh ! Si l'âme, dis-je, pouvait seulement savoir que Dieu, en s'écartant, infuse en même temps une clarté plus pure dans l'intellect. La voici rendue apte aux choses divines, par-delà le discursif, dans une vision directe, et toute exquise, délicate, ineffable.

On m'objectera que si cette lumière est tellement meilleure, l'âme devrait pouvoir saisir son objet, ses pouvoirs étant décuplés. Mais n'allons pas si vite ! Ceux qui se repaissent volontiers de viandes grossières affectent le dégoût si vous leur proposez des mets plus raffinés. De même, pour apprécier l'état d'oraison, il faut avoir rompu tout attachement. Mon Dieu ! Dans cette obscurité, je vois une clarté qui brille. Souvenez-vous, l'amour de Dieu n'a jamais son content.

Lettre de direction

Nous savons que les habitants de la Cité céleste sont des esprits puissants, glorieux, bienheureux ; distincts dans leurs personnes, ils sont en ordre de dignité, gardant dès le début le rang qui est le leur ; parfaits dans leur genre, ils jouissent d'un corps éthéré, ils sont immortels, impassibles. Les pensées de ces esprits ne sont que pureté, leur naturel n'est que douceur, leur sainteté est sans défaut, leur chasteté absolue. Inaccessibles à la discorde, ils sont d'une paix inaltérable. Institués par Dieu pour son service et sa louange, ils s'y consacrent tout entiers. Nous savons cela par l'Écriture, nous le gardons par la foi.

Il nous faut voir et admirer dans les Anges et les Archanges la vérité et la vérification de cette parole : "Dieu lui-même prend soin de nous". Il ne cesse en effet de nous réjouir par la visite de ces grands et puissants esprits, de nous instruire par leurs révélations, de nous prévenir par leurs avis, de nous consoler par leur assistance. Les Anges et les Archanges se tiennent à nos côtés, mais il nous est encore bien plus proche, Celui qui n'est pas seulement à nos côtés, mais en nous.

Si tu m'objectes que l'ange aussi peut être en nous, je n'en disconviendrai pas. Je me souviens qu'il est dit : "L'ange qui parlait en moi". Mais il y a ici cette différence. L'ange qui est en nous suggère les bonnes actions à faire, mais il ne nous les fait pas faire ; il est en nous pour nous exhorter à faire le bien, mais non pas pour le créer. Au contraire, Dieu est tellement en nous qu'il affecte directement notre âme, qu'il y fait couler ses dons, ou plutôt, qu'il s'y répand lui-même et nous fait participer à sa divinité, à ce point qu'on n'a pas craint de dire qu'il ne fait plus qu'un avec nous, bien qu'il ne fasse avec nous, ni une seule substance ni une seule personne. L'Apôtre ne dit-il pas en effet : "Celui qui adhère à Dieu ne fait qu'un esprit avec lui" ? L'ange est donc avec notre âme, mais Dieu est au-dedans d'elle. Celui-là est pour notre âme un compagnon intime, Dieu est comme sa vie.

Mais comment se fait-il donc que Celui dont nous parlons sans cesse, retiré dans sa grandeur, se dérobe si complètement à nos regards et à nos désirs ? Écoute-le parler aux hommes : "Autant les cieux sont élevés au-dessus de la terre, autant mes voies sont élevées au-dessus de vos voies, et mes pensées au-dessus de vos pensées".

On dit que nous aimons et on le dit aussi de Dieu ; on dit que nous connaissons, et on le dit aussi de Dieu ; et bien des choses du même genre. Mais Dieu aime en tant qu'Amour, il sait en tant que vérité, il siège en tant que justice, il domine en tant que majesté, il gouverne en tant que primauté, il protège en tant que salut, il opère en tant que vertu, il éclaire en tant que lumière, il aide en tant que tendresse.

Tout cela les Anges le font, et nous le faisons nous-mêmes, mais d'une manière très inférieure, non certes en vertu du bien que nous sommes, mais en raison de celui à qui nous participons.

De la Considération, 5, 7-12

UN MARIAGE SAUVE

Avant de s'unir charnellement, (Tb 8, 5-8), " Tobie se leva du lit et dit à Sara : 'Debout, ma sœur ! Il faut prier tous deux, et recourir à notre Seigneur, pour obtenir sa grâce et sa protection. ' Elle se leva et ils se mirent à prier pour obtenir d'être protégés."

Le mari invite sa femme à se lever, à se tenir debout, dans la position du vivant, du ressuscité. Il lui rappelle la loi de vie, la loi du recours à Dieu, source de grâce et de protection : " Ecoute Israël, le Seigneur notre Dieu est l'Unique. Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta force. [...] Tu répéteras ces paroles, que tu sois couché ou debout " (Dt 6, 4-8). Tobie vit l'amour de sa femme dans l'amour de Dieu, sans séparer les deux tables de la Loi. À la différence d'Adam, il n'abandonne pas son rôle de gardien de la Loi de vie. À la différence de son grand ancêtre, il ne se dérobe pas en entendant le pas de Dieu. Il ne va pas se cacher. Au contraire, il appelle son épouse pour se présenter ensemble devant Lui. Et Sara y répond : " Elle se leva." Elle est heureuse de correspondre à ce pour quoi elle a été créée, à être avec son mari image même de l'amour de Dieu. Elle se sent profondément reconnue, respectée et entraînée dans son identité de femme créée par amour et pour l'amour. Dans ce double lever de Tobie et de Sara, nous pouvons contempler le couple qui se relève de la chute des origines. La domination de l'homme se fait service. La convoitise de la femme se fait offrande de son mari et d'elle-même à Dieu. " Et ils se mirent à prier. " La parole est adressée de concert à Dieu. Elle ne sert plus à accuser l'autre comme dans le jardin d'Éden, mais à bénir Dieu et à implorer sa bénédiction.

Et Tobie " commença ainsi : ' Tu es béni, Dieu de nos pères, et ton Nom est béni dans tous les siècles des siècles ! Que te bénissent les cieux et toutes créatures dans tous les siècles ! C'est toi qui as créé Adam, c'est toi qui as créé Ève, sa femme, pour être son secours et son appui, et la race humaine est née de ceux-là. C'est toi qui as dit : ' Il ne faut pas que l'homme reste seul ; faisons-lui une aide semblable à lui.' Le couple, à travers Tobie, bénit Dieu avec des paroles tirées du livre de la Genèse. Il bénit Dieu dans le péril même où il se trouve, à la différence d'Adam et Ève qui en ont eu peur et l'ont insidieusement soupçonné de malice. Il lui rappelle son projet initial : "C'est toi qui as créé Adam", prenant ainsi appui sur la volonté même de Dieu, non sur ses propres capacités.

" Et maintenant, poursuit Tobie, ce n'est pas le plaisir que je cherche en prenant ma sœur, mais je le fais d'un cœur droit. Daigne avoir pitié d'elle et de moi et nous mener ensemble à la vieillesse ! Et ils dirent de concert : " Amen, amen ! " Et ils se couchèrent pour la nuit " (Tb 8, 5-8). Droiture de cœur, indissolubilité et plaisir sont ici intimement unis, marqués du sceau de la totalité de la vie jusqu'à la vieillesse, dans l'obéissance joyeuse à Dieu. " Et ils se couchèrent pour la nuit " : ils vécurent effectivement leur communion, à l'intérieur de cette communion restaurée avec Dieu. La nuit, image de mort, devient source de repos, de paix et de force pour la journée du lendemain. Et Tobie demeura en vie alors que sa tombe avait été déjà secrètement creusée par son beau-père (lequel l'a bien vite rebouchée avant l'aube). Bien plus, il va devenir avec Sara son épouse, source de vie.

Plus que dans d'autres passages de l'Écriture, le mariage apparaît ici comme possible et source de bonheur grâce à l'assistance divine. Il est une réalité restaurée, sauvée et renouvelée.

La gloire de la Mère de Dieu est intérieure : c'est le fruit de son sein. Ô femme tout aimable, trois fois heureuse ! “Tu es bénie entre les femmes, et béni est le fruit de ton sein”. Ô femme, fille du roi David, et Mère de Dieu, le Roi universel ! Divin et vivant chef-d'œuvre, dont Dieu le Créateur s'est réjoui, toi dont l'esprit est gouverné par Dieu et attentif à Dieu seul, toi dont tout le désir se porte à ce qui seul est désirable et aimable. Tu auras une vie supérieure à la nature, car tu ne vivras point pour toi, puisque aussi bien ce n'est point pour toi que tu es née. Aussi tiendras-tu ta vie de Dieu : à cause de lui tu es venue à la vie, à cause de lui tu serviras au salut universel, pour que s'accomplisse par toi l'antique dessein de Dieu, qui est l'Incarnation du Verbe et notre divinisation.

Ton appétit est de te nourrir des paroles divines et de te fortifier de leur sève ; tu es comme “l'olivier fertile dans la maison de Dieu”, comme “l'arbre planté près du cours des eaux” de l'Esprit, comme l'arbre de vie, qui au temps qui lui fut marqué, a donné son fruit : le Dieu incarné, vie éternelle de tous les êtres. Tu retiens toute pensée nourrissante et utile à l'âme : mais toute pensée superflue et qui serait pour l'âme un dommage, tu la rejettes avant de la goûter. Tes yeux “sont toujours vers le Seigneur”, regardant la lumière éternelle et inaccessible. Tes oreilles écoutent la divine parole et se délectent de la cithare de l'Esprit ; par elles la Parole est entrée pour se faire chair. Tes narines respirent avec délices l'arôme des parfums de l'époux, qui est lui-même un parfum, spontanément répandu pour oindre son humanité. “Ton nom est un parfum qui s'épanche”, dit l'Écriture. Tes lèvres louent le Seigneur, et restent attachées à ses lèvres. Ta langue et ton palais discernent les paroles de Dieu et se rassasient de la suavité divine. Cœur pur et sans souillure, qui voit et désire le Dieu sans souillure !

Dans ce sein, l'être illimité est venu demeurer ; de son lait, Dieu, l'enfant Jésus, s'est nourri. Porte de Dieu toujours virginale ! Voici les mains qui tiennent Dieu, et ces genoux sont un trône plus élevé que les Chérubins : par eux “les mains affaiblies et les genoux chancelants” furent affermis. Ses pieds sont guidés par la loi de Dieu comme par une lampe brillante, ils courent à sa suite sans se retourner, jusqu'à ce qu'ils aient attiré le Bien-Aimé vers l'amante. Par tout son être, celle-ci est la chambre nuptiale de l'Esprit, “la cité du Dieu” vivant, que “réjouissent les canaux du fleuve”, c'est-à-dire les flots des charismes de l'Esprit. Elle est la “toute belle”, la toute “proche” de Dieu.

Vierge pleine de la grâce divine, temple saint de Dieu, que Salomon, le prince de la paix, a construit et habite, ce n'est pas l'or et les pierres inanimées qui t'embellissent, mais, mieux que l'or, l'Esprit fait ta splendeur. Pour pierreries, tu as la perle toute précieuse, le Christ, la braise de la divinité. Supplie-le de toucher nos lèvres, afin que, purifiés, nous le chantions avec le Père et l'Esprit, en nous écriant : “Saint, Saint, Saint le Seigneur Sabaoth”, la nature unique de la divinité en trois Personnes.

Aimes-tu ? Voilà une question fondamentale, question courante. C'est la question qui ouvre le cœur - et qui donne son sens à la vie. C'est la question qui décide de la vraie dimension de l'homme. En elle c'est l'homme tout entier qui doit s'exprimer, et qui doit aussi, en elle, se dépasser lui-même.

Aimes-tu ? Cette question doit être posée partout et toujours. Cette question est posée à l'homme de Dieu. Cette question, l'homme doit continuellement se la poser à lui-même.

Cette question a été posée par le Christ à Pierre. Le Christ l'a posée trois fois, et par trois fois Pierre a répondu. "Simon, fils de Jean m'aimes-tu ?" – "Oui, Seigneur, tu sais bien que je t'aime".

Et Pierre s'engageait déjà, avec cette question et avec cette réponse, sur le chemin qui devait être le sien jusqu'à la fin de sa vie. Partout devait le suivre l'admirable dialogue où il avait aussi entendu trois fois : "Sois le pasteur de mes agneaux", "Sois le pasteur de mes brebis"... Sois le pasteur de cette bergerie dont je suis, moi, la Porte et le Bon Pasteur.

Pour toujours, jusqu'à la fin de sa vie, Pierre devait avancer sur le chemin, accompagné de cette triple question : "M'aimes-tu ?". Et il mesurait toutes ses activités à la réponse qu'il avait alors donnée.

Pierre ne peut jamais se détacher de cette question : "M'aimes-tu ?". Il la porte avec lui où qu'il aille. Il la porte à travers les siècles, à travers les générations. Au milieu de nouveaux peuples et de nouvelles nations. Au milieu de langues et de races toujours nouvelles. Il la porte lui seul, et pourtant il n'est plus seul. D'autres la portent avec lui : Paul, Jean, Jacques, André, Irénée de Lyon, Benoît de Nursie, Martin de Tours, Bernard de Clairvaux, le Petit Pauvre d'Assise, Jeanne d'Arc, François de Sales, Jeanne-Françoise de Chantal, Vincent de Paul, Jean-Marie Vianney, Thérèse de Lisieux.

Sur cette terre qu'il m'est donné de visiter aujourd'hui, ici, dans cette cité, il y a eu, et il y a bien des hommes et des femmes qui ont su et qui savent encore aujourd'hui que toute leur vie a valeur et sens seulement et exclusivement dans la mesure où elle est une réponse à cette même question : Aimes-tu ? M'aimes-tu ? Ils ont donné et ils donnent leur réponse de manière totale et parfaite - une réponse héroïque -, ou alors de manière commune, ordinaire. Mais en tout cas ils savent que leur vie, que la vie humaine en général, a valeur et sens dans la mesure où elle est la réponse à cette question : Aimes-tu ? C'est seulement grâce à cette question que la vie vaut la peine d'être vécue.

La réponse qu'ils ont donnée à cette question : "Aimes-tu ?" a une signification universelle, une valeur qui ne passe pas. Elle construit dans l'histoire de l'humanité le monde du bien. L'amour seul construit un tel monde. Il le construit avec peine. Il doit lutter pour lui donner forme : il doit lutter contre les forces du mal, du péché, de la haine, contre la convoitise de la chair, contre la convoitise des yeux et contre l'orgueil de la vie.

Cette lutte est incessante. Elle est aussi vieille que l'histoire de l'homme.

L'Épouse du Cantique, c'est l'âme dont tout le désir est d'être unie et associée au Verbe de Dieu et de pénétrer à l'intérieur des mystères de sa Sagesse et de sa Science, comme dans la chambre nuptiale de l'Époux céleste. Qu'à cette âme soient aussi présents les cadeaux qu'il lui a donnés, évidemment à titre de dot. Car de même que la dot de l'Église fut les livres de la Loi et des prophètes, qu'à cette âme aussi soient attribués ces cadeaux de dot : la loi naturelle, la pensée raisonnable et le libre arbitre. Or avec ces cadeaux de sa dot, qu'il y ait pour elle la doctrine d'une instruction élémentaire provenant de conseillers et de maîtres spirituels.

Mais comme elle ne trouve pas chez eux la satisfaction totale et parfaite de son désir et de son amour, qu'elle prie pour que son esprit pur et virginal soit éclairé par les lumières et les visites du Verbe de Dieu lui-même. Car lorsque sans aucune intervention d'homme ou d'ange, l'esprit est comblé de pensées qui viennent de Dieu pour faire comprendre le texte saint, il estime alors avoir reçu les baisers de ce Verbe de Dieu lui-même. Donc, pour cela et pour des baisers de cette nature, que l'âme en prière demande à Dieu : "Qu'il me baise des baisers de sa bouche !"

Car tant que l'âme fut incapable de saisir la doctrine pure et solide du Verbe de Dieu lui-même, il a bien fallu qu'elle reçoive les baisers, c'est-à-dire les explications, de la bouche de ceux qui enseignent. Mais quand d'elle-même, elle a maintenant commencé à discerner ce qui est obscur, à débrouiller ce qui est enchevêtré, à dégager ce qui est enveloppé, à expliquer d'une manière qui soit à la portée de l'intelligence, "paraboles, énigmes et dits des sages", alors elle croit qu'elle a reçu maintenant les baisers de son Époux lui-même, c'est-à-dire du Verbe de Dieu.

Par ailleurs, l'auteur a mis "baisers" au pluriel, pour nous faire comprendre que l'illumination de chaque sens obscur est un baiser du Verbe de Dieu offert à l'âme parfaite.

Et quand on parle de la "bouche" de l'Époux, on veut dire la puissance par laquelle il éclaire l'intelligence ; c'est comme une parole d'amour adressée à l'Épouse, si du moins elle a mérité de recevoir la présence d'une telle puissance, par laquelle il dévoile ce qui restait inconnu et obscur. Et c'est là un baiser très réel, très intime et très saint que l'on dit offert par l'Époux, le Verbe de Dieu, à l'Épouse, c'est-à-dire à l'âme pure et parfaite.

Donc toutes les fois que dans notre cœur nous découvrons, sans qu'on nous le montre, ce que nous cherchions parmi les doctrines et écrits divins, croyons bien qu'autant de baisers nous sont donnés par l'Époux, le Verbe de Dieu. Mais quand, dans notre recherche, nous ne pouvons découvrir ce que veut dire telle ou telle des paroles divines, faisant alors nôtre la disposition exprimée dans cette prière, sollicitons de Dieu la visite de son Verbe, et disons : "Qu'il me baise des baisers de sa bouche !"

Du reste, le Père connaît les capacités de chaque âme et quels baisers du Verbe il doit lui offrir, c'est-à-dire ce qu'il doit lui faire comprendre et lui signifier.

Pourquoi donc, pauvre homme, errer de tous les côtés à la recherche de biens pour ton âme et pour ton corps ? Aime l'unique bien en qui sont tous les biens, et cela suffit. Désire ce bien qui est simple et qui est tout bien, et c'est assez. Qu'aimes-tu en effet, ô ma chair, et toi mon âme, que désires-tu ? En lui est tout ce que tu aimes, tout ce que tu désires.

Si c'est un plaisir qui te charme, pourvu qu'il ne soit pas impur mais pur, Dieu "abreuvera les justes au torrent de ses délices". Si c'est la sagesse : la sagesse de Dieu en personne se manifestera à eux. Si c'est l'amitié : ils aimeront Dieu plus qu'eux-mêmes, ils s'aimeront les uns les autres comme eux-mêmes, et Dieu les aimera plus qu'ils ne s'aiment eux-mêmes ; car c'est par Dieu qu'ils aimeront Dieu, s'aimeront eux-mêmes, s'aimeront entre eux, et c'est par lui-même que Dieu s'aime et les aime. Si c'est la concorde : il n'y aura en tous qu'une seule volonté, car ils n'en auront pas d'autre que la seule volonté de Dieu. Si c'est la puissance : ils pourront faire toute leur volonté, comme Dieu fait la sienne. Car de même que Dieu peut faire par lui-même ce qu'il veut, de même ils pourront, grâce à lui, faire ce qu'ils voudront ; car comme ils ne voudront rien d'autre que ce qu'il veut, ainsi Dieu voudra tout ce qu'ils voudront ; et ce qu'il voudra ne pourra pas ne pas être.

Or quelle est la nature et l'intensité de la joie, là où est un bien d'une telle grandeur ? Cœur humain, cœur indigent, cœur qui as éprouvé les peines ou plutôt que les peines ont écrasé : combien grande serait ta joie, si tu avais tout cela en abondance ? Interroge donc l'intime de ton cœur, pour savoir s'il pourra contenir la joie qui sera tienne quand sera tienne une si grande béatitude. Et de plus, si quelqu'un d'autre, que tu aimerais absolument comme toi-même, possédait la même béatitude, ta joie serait doublée, car tu ne te réjouirais pas moins pour lui que pour toi. Et s'ils étaient deux ou trois, ou même beaucoup plus, à posséder le même bonheur, tu te réjouirais tout autant pour chacun d'eux que pour toi, à condition que tu les aimes chacun comme toi-même.

Par conséquent, dans cette charité parfaite qui est celle des innombrables bienheureux, anges et hommes, en laquelle il n'est personne qui n'en aime un autre moins que soi-même, chacun se réjouira pour tous les autres, exactement comme pour soi. Mais alors, si le cœur de l'homme peut à peine contenir la joie qu'il retire du bien si grand qui est sien, comment pourra-t-il accueillir des joies si nombreuses et si grandes ? Or, comme il est certain que plus on aime quelqu'un, plus on se réjouit de son bonheur, et que, dans cette félicité parfaite, chacun aimera Dieu plus que soi-même et que tous les autres réunis, de même chacun se réjouira, au-delà de toute mesure appréciable, du bonheur de Dieu plus que du sien propre et de celui de tous les autres réunis. Ainsi les bienheureux aimeront Dieu de tout leur cœur, de tout leur esprit et de toute leur âme, et cependant, leur cœur, leur esprit et leur âme tout entiers ne suffiront pas à un tel amour. De même, il est certain qu'ils se réjouiront de tout leur cœur, de tout leur esprit et de toute leur âme sans que leur cœur, leur esprit et leur âme tout entiers suffisent à une joie d'une telle plénitude.

LA CITÉ QU'IL FAUT CHERCHER

Tu as écouté la parole du Sauveur : "Si tu veux être parfait, vends tout ce que tu as, donne-le aux pauvres et suis-moi". Tu as mis en œuvre ces paroles et nu, suivant la croix nue, tu as gravi, sans entrave et léger, l'échelle de Jacob : tu cherches ta gloire dans la pauvreté d'esprit et les œuvres

Or ce n'est pas d'avoir été à Jérusalem dont l'on doit se féliciter, mais d'avoir bien vécu à Jérusalem. La cité qu'il faut chercher, ce n'est pas celle qui a tué les prophètes et versé le sang du Christ, mais celle qu'un fleuve impétueux met en liesse, celle qui, bâtie sur une montagne, ne peut être cachée, celle que l'Apôtre proclame la mère des saints et en laquelle il se réjouit de résider avec les justes.

En parlant ainsi, je ne m'accuse pas moi-même d'inconstance, je ne renie pas ce que j'ai fait ; je ne pense pas avoir quitté en vain les miens et ma patrie à l'exemple d'Abraham, pour aller habiter à Jérusalem. Mais je n'oserais limiter la toute-puissance de Dieu à une étroite contrée ou confiner dans un petit coin de terre celui que le ciel ne peut contenir. Chaque croyant est apprécié au mérite de sa foi et non au lieu qu'il habite ; et les vrais adorateurs n'ont pas besoin de Jérusalem ou du mont Garizim pour adorer le Père, car Dieu est esprit et ses adorateurs doivent l'adorer en esprit et en vérité. Oui, l'Esprit souffle où il veut et la terre est au Seigneur, ainsi que tout ce qu'elle contient.

Les lieux saints de la Croix et de la Résurrection ne sont utiles qu'à ceux qui portent leur croix, ressuscitent avec le Christ chaque jour et se montrent dignes d'habiter en de tels endroits. Quant à ceux qui disent : "Temple du Seigneur, Temple du Seigneur, Temple du Seigneur", qu'ils écoutent cette parole de l'Apôtre : "C'est vous qui êtes le temple de Dieu, si l'Esprit Saint habite en vous".

Ne crois donc pas qu'il manque quelque chose à ta foi si tu n'as pas vu Jérusalem et ne me crois pas meilleur parce que j'ai la grâce d'habiter en ce lieu. Mais que tu sois ici ou que tu sois ailleurs, tu recevras égale récompense selon tes œuvres devant Dieu.

À vrai dire, s'il faut exprimer simplement ma pensée, en considérant le propos que tu t'es fixé et l'ardeur avec laquelle tu as renoncé au monde, j'estime que tout ce qui fait la différence vient du lieu où l'on vit. Si tu as laissé les villes et leurs foules pour habiter un petit coin de terre, si tu cherches Dieu dans la solitude et si tu pries sur la montagne, seul avec Jésus, tu as le bonheur d'être dans le voisinage des lieux saints, du fait même que tu as fui la ville et que tu ne perds pas de vue le propos de ta vie monastique. Ce que je te dis là, je le dis à un moine qui a déjà déposé aux pieds des apôtres ce qu'il possédait, montrant que l'argent doit être foulé aux pieds et que vivant dans le silence et l'humilité, tu mépriseras toujours ce que tu as une fois méprisé.

Si le lieu de la croix et de la résurrection n'était pas dans une ville où il y a énormément de monde, où sont des tribunaux, des garnisons de soldats, des femmes perdues, des pitres, des saltimbanques ; oui, si ce lieu n'était fréquenté que par des foules de moines, ce serait vraiment un lieu que tous les moines devraient désirer comme séjour. Mais on accourt ici de tous les points du globe, toutes les races humaines remplissent cette ville. La foule, de l'un et l'autre sexe, est tellement compacte que tu aurais en même temps tous les inconvénients dont ailleurs, quelques-uns seulement t'ont fait prendre la fuite

Lettre 58, 2-4. PL 22, 580-592.

SAINTE THÉRÈSE DE L'ENFANT JESUS

PRENDRE JÉSUS PAR LE COEUR

Je ne suis pas étonnée que la pensée de la mort te soit douce, chère Léonie, puisque tu ne tiens plus à rien sur la terre. Je t'assure que le Bon Dieu est bien meilleur que tu le crois : Il se contente d'un regard, d'un soupir d'amour. Pour moi je trouve la perfection bien facile à pratiquer, parce que j'ai compris qu'il n'y a qu'à prendre Jésus par le Cœur. Regarde un petit enfant, qui vient de fâcher sa mère en se mettant en colère ou bien en lui désobéissant, s'il se cache dans un coin avec un air boudeur et qu'il crie dans la crainte d'être puni, sa maman ne lui pardonnera certainement pas sa faute. Mais s'il vient lui tendre ses petits bras en souriant et disant : "Embrasse-moi, je ne recommencerai plus", est-ce que sa mère pourra ne pas le presser contre son cœur avec tendresse et oublier ses malices enfantines ? Elle sait pourtant bien que son cher petit recommencera à la prochaine occasion, mais cela ne fait rien, s'il la prend encore par le cœur jamais il ne sera puni.

Au temps de la loi de crainte, avant la venue de Notre Seigneur, le prophète Isaïe disait déjà parlant au nom du Roi des Cieux : "Une mère peut-elle oublier son enfant ? Eh bien ! Quand même une mère oublierait son enfant, moi, je ne vous oublierai jamais". Quelle ravissante promesse ! Ah ! Nous qui vivons dans la loi d'amour, comment ne pas profiter des amoureuses avances que nous fait notre Époux, comment craindre celui qui se laisse enchaîner par un cheveu qui vole sur notre cou !

Sachons donc le retenir prisonnier, ce Dieu qui devient le mendiant de notre amour. En nous disant que c'est un cheveu qui peut opérer ce prodige, il nous montre que les plus petites actions faites par amour sont celles qui charment son cœur. Ah ! S'il fallait faire de grandes choses, combien serions-nous à plaindre ? Mais que nous sommes heureuses puisque Jésus se laisse enchaîner par les plus petites.

Ce ne sont pas les petits sacrifices qui te manquent, ma chère Léonie, ta vie n'en est-elle pas composée ? Je me réjouis de te voir en face d'un pareil trésor et surtout en pensant que tu sais en profiter, non seulement pour toi, mais encore pour les âmes. Il est si doux d'aider Jésus par nos légers sacrifices, de l'aider à sauver les âmes qu'il a rachetées au prix de son sang et qui n'attendent que notre secours pour ne pas tomber dans l'abîme.

Il me semble que si nos sacrifices sont des cheveux qui captivent Jésus, nos joies en sont aussi, pour cela il suffit de ne pas se concentrer dans un bonheur égoïste, mais d'offrir à notre Époux les petites joies qu'il sème sur le chemin de la vie pour charmer nos âmes et les élever jusqu'à Lui.

Lettre à Léonie - OC, p. 346-347

INTIMITÉ ET SOLITUDE

Une bonne part de l'énergie de l'homme s'use à tenter de vivre la plénitude affective. L'homme est à la recherche ardente d'une intimité avec d'autres êtres. Et sa recherche le pousse à désirer des relations humaines sans barrières aucunes, une communication sans retenue. L'intimité apparaît comme un but sans lequel il n'y aura pas de bonheur terrestre et son image s'auréole comme aucune autre.

Tout examen de soi-même conduit à constater que chaque relation d'intimité même chez le couple le plus uni, suppose des limitations. Au-delà, une solitude humaine. Qui se refuse à cet ordre de la nature connaît la révolte, suite de son refus.

Le consentement à cette solitude fondamentale ouvre un chemin de paix et, pour le chrétien, permet de découvrir une dimension inconnue de la relation à Dieu. Consentir à cette part de solitude, condition de toute vie humaine, stimule l'intimité avec Celui qui nous arrache à la solitude accablante de l'homme face à lui-même.

Dire au Christ «je t'aime » nous conduit à Lui manifester notre intention dans un geste, un acte, sinon la parole demeure lettre morte. Pour Lui, à chaque combat, briser en nous ce qui doit l'être, quitte à en être marqués momentanément dans nos forces vives. Et l'intimité avec Lui comblera nos solitudes, désormais peuplées.

Avec Lui elle sera communion et soutiendra une foi capable de transporter les montagnes.

Dynamique du provisoire pp 169 - 171

MARIE NOUS INDIQUE LES VOIES DU SALUT

En se reconnaissant « servante du Seigneur » (cf. *Lc* 1, 38) en prononçant son « oui » et en accueillant le mystère du Christ rédempteur « dans son cœur et dans son sein », Marie n'a pas été un instrument simplement passif entre les mains de Dieu, mais elle a coopéré au salut des hommes avec une foi libre et une obéissance parfaite. Sans rien enlever ou diminuer et sans rien ajouter à l'action de Celui qui est l'unique médiateur entre Dieu et les hommes, Jésus-Christ, Marie nous indique les voies du salut, voies qui convergent toutes vers le Christ son Fis et vers son œuvre de rédemption.

Marie nous mène au Christ comme l'affirme avec précision le Concile Vatican II: « la fonction maternelle de Marie à l'égard des hommes n'obscurcit en aucune façon ni ne diminue l'unique médiation du Christ, mais elle en manifeste l'efficacité (...) et elle n'empêche en aucune façon le contact immédiat des fidèles avec le Christ, elle le facilite au contraire »

7. Mère de l'Eglise, le très sainte Vierge est présente d'une façon particulière à la vie et à l'action de l'Eglise. C'est justement pour cela que l'Eglise a les yeux constamment tournés vers celle qui, demeurée vierge, a engendré le Verbe fait chair par l'opération du Saint-Esprit. Quelle est la mission de l'Eglise si ce n'est de faire naître le Christ dans le cœur des fidèles par l'action du même Esprit-Saint, par le moyen de l'évangélisation ? Ainsi « l'étoile de l'évangélisation » comme l'a appelée mon prédécesseur Paul VI indique et illumine les voies de l'annonce de l'Evangile...

C'est pourquoi nous formons tous la génération actuelle des disciples du Christ dans une totale adhésion à une tradition ancienne et dans un plein respect et un amour entier pour les membres de toutes les communautés chrétiennes, nous désirons nous unir à Marie et nous y sommes poussés par un profond besoin de foi, d'espérance et de charité. Disciples de Jésus-Christ en ce moment crucial de l'histoire humaine, en plein accord avec la tradition ininterrompue et avec le sentiment constant de l'Eglise, intimement poussés par un impératif de foi, d'espérance et de charité, nous désirons nous unir à Marie. Et nous voulons le faire en empruntant les expressions de la piété mariale de l'Eglise de tous les temps... Pour cela il ne sera pas inutile de se rappeler que la dévotion à la Mère de Dieu a une âme, quelque chose d'essentiel qui s'incarne dans de multiples formes extérieures. Ce qu'elle a d'essentiel est stable et inaltérable, et demeure un élément intrinsèque du culte chrétien. S'il est bien compris et correctement réalisé, il constitue dans l'Eglise, comme le soulignait mon prédécesseur Paul VI, un excellent témoignage de sa norme d'action (*lex orandi*) et une invitation à raviver dans les consciences sa norme de foi (*lex credendi*). Les formes extérieures sont, par leurs natures sujettes à l'usure du temps et, comme le déclarait le même regretté Paul VI, elles ont besoin d'être constamment renouvelées et réactualisées, mais, cependant, dans un plein respect de la tradition.

Aparecida (Brésil) Vendredi 4 juillet 1980